

Camille Bouchard

Le ricanement des hyènes

la courte échelle

Camille Bouchard

Voyageur passionné, Camille Bouchard a parcouru l'Asie, l'Afrique et l'Amérique du Sud. Il a traversé jungles et déserts, escaladé volcans et falaises, navigué sur les plus grands fleuves et foulé les rues de villes mythiques. Son œuvre porte la marque de ses voyages, de ces injustices dont il a été témoin partout dans le monde, de sa révolte face à la violence faite aux enfants. Camille Bouchard a publié plusieurs romans, dont *La marque des lions*, *Les démons de Bangkok* et *Les petits soldats*. Il collabore régulièrement à la revue *Alibis* consacrée aux polars.

À mon frère Angelo

Manuel: le Blanc qui est noir dans sa tête. C'est ainsi qu'on me surnommait. Depuis l'Éthiopie. Là-bas, en gouragué, on m'appelait aussi *Tebasamarw Fit*, «Visage avec des cicatrices», en raison des marques laissées par le passage d'une lionne lorsque j'avais quatre ans. Ça me singularisait davantage parmi mes compagnons africains et ça m'attirait également le respect.

Mon père et ma mère étaient deux médecins québécois engagés dans des causes humanitaires. À ma naissance, ils travaillaient déjà en brousse, au Kenya. Mon univers, c'était donc l'Afrique. Je connaissais très peu le Québec.

Depuis ma prime jeunesse, je n'allais au Canada que l'été, une année sur trois, pendant la saison des pluies africaines. Mes parents m'emmenaient alors visiter mes grands-parents.

Leurs histoires de large fleuve à traverser et de forêts à défricher me paraissaient des contes venus d'un autre

monde. Je ne concevais pas non plus qu'on puisse tant redouter le froid et l'arrivée d'une étrange saison où l'on était enseveli sous de l'eau gelée. «C'est comme de la crème glacée», disait grand-papa.

Tandis que nous résidions encore en Éthiopie, mes parents avaient reçu le mandat de gérer une nouvelle clinique dans la brousse, au Burkina Faso, en Afrique occidentale. Nous avons alors déménagé une fois de plus. J'avais treize ans.

Nous vivions en pays sénoufo, dans une petite maison proprette un peu en retrait de la clinique où pratiquaient mes parents. Nous avons l'électricité et le téléphone, un véritable luxe dans cette région. Nous avons aussi notre puits dans la cour.

J'allais à l'école du village qui était subventionnée par un organisme de charité européen. Ça me faisait drôle: pour la première fois de ma vie, on m'enseignait en français. Au Kenya et en Éthiopie, j'avais des précepteurs anglophones. Le seul endroit où je parlais français était à la maison. Mes parents insistaient pour qu'on utilise cette langue afin de ne jamais la perdre. Sinon, à l'extérieur, nous parlions les dialectes locaux et l'anglais. Le Burkina Faso est une ancienne colonie de la France, et le français sert de langue véhiculaire aux diverses ethnies du pays qui parlent des dialectes différents.

Notre école était petite et divisée en trois classes.

Dans l'une, on trouvait les élèves de la première à la troisième année; dans la deuxième, les élèves de la quatrième à la sixième. Dans ma classe à moi, on regroupait les grands. Chaque niveau possédait son mur de classe avec son tableau.

Nos enseignants étaient de l'ethnie mossi et parlaient le moré. Pour être compris de leurs élèves bobos qui utilisaient le dioula, ils communiquaient en français. Cependant, dans les classes élémentaires, les élèves ne connaissaient pas cette langue. Les professeurs, usant de mimiques et de grimaces, parvenaient quand même à transmettre leur savoir.

L'après-midi, le soleil tapait trop fort pour que nous restions dans le bâtiment au toit de tôle. Les cours reprenaient plutôt vers seize heures jusqu'au petit soir, c'est-à-dire à la tombée du jour. Pendant que les adultes passaient les heures chaudes dans une douce oisiveté, nous, les jeunes, parcourions la brousse.

Ce matin-là, j'avais senti un malaise. Une simple faiblesse, comme lorsqu'on s'apprête à faire de la fièvre. Le trouble s'était estompé rapidement. Je n'en parlai à personne, croyant à un mal passager dû, peut-être, à mon repas avalé trop vite. Je l'oubliai d'autant plus facilement que je ne le ressentis plus de la journée.

Dans l'après-midi, Mamadou et moi nous amusions à briser les pans d'une termitière. Je remuais un bout de bois

sur un groupe d'insectes surexcités quand j'entendis mon ami s'exclamer dans mon dos:

— Ça alors! La Soungoroni!

Je me détournai pour regarder dans la direction qu'indiquait son index. J'aperçus une silhouette vêtue d'un imposant boubou sombre, la tête et le visage enveloppés d'un long foulard. À pas rapides, repoussant les hautes herbes de la savane, elle se dirigeait à l'opposé du village, vers une colline couverte de manguiers. À sa démarche gracieuse, je notai qu'il s'agissait d'une adolescente ou, au plus, d'une très jeune femme.

— Qui? Comment l'as-tu appelée?

Mamadou demeurait figé à observer la silhouette au loin. Son profil, d'habitude dessiné de lignes douces, avec son nez plat et ses lèvres charnues, présentait des tics que je ne lui connaissais pas. Des spasmes à peine perceptibles agitaient les commissures de sa bouche, ses paupières et la racine de ses cheveux, sur les tempes. La fine sueur qui perlait sur son front à cause de la chaleur devint plus abondante. Sous sa chemise élimée, il tremblait. Il avait peur.

— Comment as-tu appelé cette fille? répétai-je, de plus en plus intrigué.

— La... la Soungoroni, répondit Mamadou. Elle vit dans le monde des esprits.

— Qu'est-ce que tu racontes?

Mamadou ne me regardait toujours pas. Il continuait

à fixer la silhouette qui s'éloignait.

À l'instar des habitants du village, mon ami était de l'ethnie bobo. Il avait à peu près mon âge, quoique ni lui ni ses parents n'en fussent certains. On savait seulement que, bientôt, dans une mousson ou deux au maximum, il subirait le deuxième des rites qui s'échelonnaient sur sept ans et qui permettaient de franchir les diverses étapes de la vie.

— C'est étrange, affirma-t-il.

J'attendis un moment, croyant qu'il préciserait sa pensée. Puisqu'il ne parlait plus, j'insistai :

— Quoi? Qu'y a-t-il d'étrange?

Il se tourna enfin vers moi, les lèvres pincées dans une expression maintenant plus étonnée qu'apeurée.

— Jamais elle ne sort en plein soleil. La lumière la tue.

— Allons, Mamadou! Qu'est-ce que c'est que ces histoires de?...

— Je t'assure, elle vit dans le monde des djinns, des esprits. Personne n'ose prononcer son prénom, comme s'il portait en lui-même une malédiction. Alors chacun l'appelle simplement la Soungoroni, la «jeune fille».

— Une malédiction? Son nom? Vous êtes bien supersti...

Des cris m'interrompirent. Au loin, la silhouette venait de perdre pied. Nous nous demandions pourquoi, lorsque soudain nous vîmes bondir une dizaine d'enfants qui s'étaient cachés dans les herbes. Âgés de huit à dix ans,

armés de cailloux, ils attaquaient la jeune femme.

— Hé! arrêtez!

Sans hésiter, je m'élançai en direction du groupe qui jetait des pierres en hurlant des menaces en dioula. Je ne comprenais pas bien ce dialecte, mais je saisis, à travers les exclamations de haine, la peur qui imprégnait les propos.

— Arrêtez! *A bana!* Ça suffit! criai-je en arrachant les cailloux des mains des garçons que je parvenais à maîtriser. Vous allez la blesser! Assez, je vous dis!

Après que j'en eus bousculé deux ou trois, les garçonnets se calmèrent et m'observèrent, pantois, interdits. On ne distinguait plus la fille, étendue quelque part dans les hautes herbes, et personne ne semblait vouloir s'en approcher de trop près.

— Laisse-nous, Toubab! lança en français un garçon un peu plus grand que les autres. Tu ne la connais pas. C'est un esprit venu des morts qui n'a pas affaire avec les vivants.

— Si elle n'a pas affaire avec les vivants, répliquai-je, les vivants n'ont pas affaire avec elle non plus. Filez, sinon je me fâche.

— Toubab, on ne peut pas...

— J'ai dit: filez!

Hésitants d'abord, puis s'inclinant en maugréant, les enfants se dispersèrent un à un, non sans me jeter des regards contrariés.

Je les entendis marmonner quelques vagues menaces en dioula, dans lesquelles revenaient les mots «Toubab» et «Nasaara». Avec la variante «Toubabou», ces mots signifient «Blanc». Ça me changeait des épithètes «Ferenj» et «Mzungu» avec lesquelles on m’abordait en Éthiopie et au Kenya.

Ces qualificatifs n’ont rien de péjoratif ni de méprisant, c’est la façon habituelle de s’adresser à un Occidental. Cependant, moi, je me sentais aussi africain qu’eux, alors ça me peinait d’être perçu autrement.

— Manu, ne t’approche pas.

C’était Mamadou qui m’avait rejoint et constatait que je m’avançais vers la forme allongée sur le sol. J’arrêtai pour le regarder.

— Pourquoi?

— Elle... Elle va... Je ne sais pas, balbutia-t-il. Elle n’est pas normale. Laisse-la, elle n’a rien.

Je balayai l’air de la main pour marquer ma désapprobation. Je me détournai de lui et revins vers la fille.

— Ne sois pas ridicule, Mamadou. Je crois qu’elle est blessée.

Malgré la mine assurée que je tentais d’afficher, je me dirigeai avec prudence vers la silhouette un peu frêle couchée dans l’herbe. Le boubou était remonté sur ses chevilles et je notai avec étonnement que la peau de ses pieds avait une couleur étrange. Toutefois, puisqu’ils

étaient très sales, je ne m’y attardai pas.

— Hé! ça va? demandai-je en me penchant vers la fille et en plaçant une main sur son épaule pour la secouer un peu. Es-tu blessée? Est-ce que tu parles français?

J’entendis une plainte, puis elle agita mollement la tête.

— Ça va?

Dans un mouvement brusque, elle se redressa en s’écartant de moi. Je reculai par réflexe. Durant une seconde, le temps qu’elle replace son foulard pour masquer ses traits, j’aperçus son visage. C’est moi qui poussai un cri de surprise en tombant assis par terre. Je n’avais jamais rien vu de tel.

L’adolescente, qui devait avoir quatorze ou quinze ans, présentait tous les traits caractéristiques des Africains: cheveux crépus, pommettes saillantes, lèvres généreuses, menton discret... Mais sa peau, au lieu d’être d’un beau noir profond, pareille à celle des Burkinabés, était d’un rose cendré. Ses cheveux arboraient une teinte grise, délavée, tandis que ses yeux, impressionnants, me fixaient avec une lumière rouge. On aurait dit un démon sorti de l’enfer.

Une fois son visage masqué et ses yeux dissimulés derrière la fente mince qui lui permettait de voir, elle se releva et frotta le côté de sa tête, là où l’une des pierres l’avait atteinte. Puis elle s’enfuit vers la colline.

— Ça alors! lançai-je à mi-voix quand je pus retrouver l'usage de la parole. Que... qu'est-ce que c'était que?...

— Est-ce que tu l'as vue? s'informa Mamadou en parvenant à ma hauteur. As-tu vu son visage? Elle n'appartient pas à notre monde. Elle appartient à celui des djinns.

Pendant que je me levais, Mamadou continua:

— C'est étrange qu'on l'ait rencontrée. Normalement, on ne l'aperçoit pas le jour, ça peut la tuer; elle ne sort que la nuit. D'ailleurs, as-tu vu comme elle est voilée? Il paraît aussi qu'elle ne voit pas bien dans la lumière trop vive alors que, la nuit, elle voit mieux qu'un hibou.

Il prit une pose songeuse en plaçant son visage dans une paume et en appuyant son coude dans son autre main.

— Je me demande où elle va, poursuivit-il. Qu'est-ce qui l'a forcée à sortir en plein soleil?

Je regardai le boubou s'agiter au-dessus des herbes, jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière les manguiers.

Tandis que nous demeurions ainsi à fixer le point où l'adolescente avait disparu, un ricanement saccadé, bizarre, nous fit nous retourner vers la plaine où se mourait la ligne douce de la colline. Des silhouettes trapues au pelage gris-brun tacheté de noir, au museau aplati et à la croupe plus basse que l'échine, se profilaient en poussant leur cri caractéristique.

— Encore ces fichues hyènes! s'exclama Mamadou

avec une voix plus intriguée qu'inquiète.

— Est-ce qu'il y en a beaucoup ici? m'informai-je en posant la main sur mon front pour voiler le soleil.

— Plus qu'à l'ordinaire, oui.

— Pourquoi?

Mon ami haussa les épaules et plissa le nez en exprimant son ignorance.

— Aucune idée. Il y a des moments où il y en a plus qu'en d'autres occasions. Depuis quelques semaines, elles sont vraiment nombreuses.

J'observai les museaux qui semblaient se tendre dans notre direction et je me demandai si, de cette distance, il leur était possible de sentir notre odeur ou de distinguer nos silhouettes floues au milieu des tiges herbues. J'évaluai leur nombre à sept ou huit.

— Si elles sont plus nombreuses, fis-je remarquer, c'est sans doute à cause de la sécheresse plus importante cette année. Il doit mourir plus de bêtes qu'à l'accoutumée, alors leur population en profite.

Mamadou se mordit l'intérieur des joues dans une attitude de profonde réflexion. Il hocha la tête de gauche à droite.

— Ce n'est pas certain. Les hyènes ne se nourrissent pas exclusivement de charognes; elles chassent aussi et tuent pour s'alimenter.

— Est-ce que tu crois que c'est dangereux pour nous?

Il ne répondit pas, mais, dans son mouvement pour se détourner et marcher en direction du village, je notai une grande nervosité.

Mon père traînait en bandoulière sa grosse sacoche de cuir dans laquelle il rangeait ses instruments et ses médicaments les plus courants. Il traversa les premières cases du village sous les salutations des habitants et les rires des enfants. Je le suivais, non sans montrer quelque fierté de le voir si bien considéré par les villageois.

— *Ani tilé*, Toubabou. *I kakéné wa?* Bonjour. Ça va?

— *Adanse*, Toubabou. Bonne arrivée! Tu vas bien?

— Et la famille, Nasaara? Ça va?

— Bonjour, bonjour, répondait papa. Ça va. Et toi? Et les enfants? Et la famille? Ça va?

En Afrique, exprimer des politesses est très important. Il serait discourtois de donner immédiatement les raisons de notre visite sans d'abord se soucier de chacun.

Nous parcourûmes l'aire centrale du village pour nous retrouver un peu à l'écart devant un regroupement de cinq ou six cases en banco, sises en demi-cercle sous le couvert rafraîchissant d'un immense kapokier. C'était là la résidence du vieux Dadouma Traoré, de ses quatre épouses et de leurs innombrables enfants.

Autour des habitations, une clôture de ronces empêchait les chèvres et les poulets de s'éparpiller dans la nature, et les prédateurs de la nuit de chaparder la volaille. Un grenier à mil, caractéristique avec sa forme cylindrique et son toit pointu en chaume, remplissait l'espace entre deux cases.

Le vieil homme, assis sur le sol près du kapokier, semblait nous attendre. Il était vêtu d'un large boubou poussiéreux aux couleurs plombées. Il avait perdu ses cheveux sur le dessus du crâne et gardait un peu longs ceux qui lui tombaient sur la nuque. Ses mains, repliées l'une dans l'autre, étaient tordues par l'arthrose. Il nous sourit en dévoilant des gencives édentées. Tel que l'exige la coutume, il ne se leva pas.

— Ah! Toubab! nous accueillit-il d'une voix chevrotante. *Adanse!* Bonne arrivée! Bienvenue!

Il avait un œil opacifié presque en totalité par une cataracte avancée ou par un trachome non soigné. Un trachome est une maladie des yeux qui se transmet par les grosses mouches noires qui nous harcèlent sans cesse. C'est une affection courante dans la brousse, et facile à guérir... si on a accès à temps à des soins médicaux. Dans les villages reculés, sans antibiotiques ni pansements, la moindre blessure ou maladie peut avoir des conséquences disproportionnées.

Mon père et moi nous assîmes près du vieux

Dadouma et échangeâmes des politesses, moitié en dioula, moitié en français. Nous ne nous regardions pas dans les yeux, nous contentant de parler au sol, car la terre servait d'intermédiaire entre lui et nous. Les ancêtres décédés qui s'y trouvaient filtraient nos paroles. Dadouma Traoré était un marabout, un sorcier, un homme respecté. Il fallait user avec lui de beaucoup d'égards.

— Comment vas-tu, Dadouma?

— Bien, je vais bien. Et toi, docteur? Tu vas bien?

— Oui, merci, je vais bien. Et la famille? Ça va, la famille, Dadouma?

— *Okakéné*. Ils vont bien. *I Moussôdo*? Et ta femme, la docteure? Elle va bien?

— Merci, elle va bien. Et tes enfants, Dadouma? Comment vont tes enfants?

— *Okakéné*. Les ancêtres veillent sur eux. Et le petit, là? Comment vas-tu, toi, le petit?

Et nous continuâmes ainsi pendant quelques minutes encore. Y passèrent les femmes, les enfants, les oncles, les cousins, les chèvres, les poules et les récoltes. Tout le temps, nous fixions le sol sur lequel nous étions assis, nous contentant de jeter des sourires ici et là autour de nous. Finalement, comme s'il se le reprochait ou s'il craignait de perturber notre bien-être, Dadouma répondit:

— Je vais bien. Je vais bien... un peu.

— Un peu, hum? reprit papa. C'est le palu, pas vrai?

Dadouma sourit pour s'excuser. Le palu, c'était bien ça. Le paludisme, la malaria.

— Parfois, c'est difficile, indiqua-t-il. Les fièvres m'emportent et on dirait que les ancêtres ne parviennent plus à m'apaiser. Même mes *yapèrlè*, mes fétiches, sont impuissants.

Je notai que papa fronçait les sourcils. Il songeait aux ramassis de ferraille, d'os et de chiffons barbouillés de sang de poulet que le marabout gardait dans sa case, à l'abri du regard des femmes.

Je savais que le respect porté par papa aux traditions séculaires des villageois ne lui permettrait pas de semoncer le vieil homme et de lui lancer avec condescendance ses connaissances scientifiques. Je savais qu'il préférerait s'en faire un allié en tentant d'assortir avec le meilleur équilibre possible les cultes ancestraux et la médecine moderne. Il plongea la main dans son sac en cuir et en sortit un flacon de quinine.

— Voilà, souffla-t-il en tendant la main à Dadouma. Ces quelques préparations de la science des Toubabs devraient aider les ancêtres à combattre ton mal.

Dadouma avait conseillé à Ouendé, le chef du village, d'autoriser papa à rencontrer les femmes et les hommes qui désiraient une consultation. À l'ombre du kapokier, autour d'une table improvisée avec un vieux fût, assis sur une chaise pliante, mon père auscultait, prodiguait des conseils

et offrait ses flacons.

J'étais fier de le voir travailler de ses doigts experts, soulevant une paupière pour vérifier les traces de trachome, tâtant un pouls, évaluant une fièvre, sondant un ventre, manipulant un membre blessé... Les gens le considéraient à la fois avec crainte et respect.

Deux malades présentaient un début d'encéphalite, augurant la rage. Papa s'en étonna.

— Il y a de nombreuses hyènes qui maraudent dans les environs, indiqua Ouendé en regardant la plaine avec un rictus exagéré pour exprimer la consternation. Ça contribue, ça, c'est sûr.

— Nous devons davantage surveiller nos bêtes, renchérit un paysan. Les hyènes les mangent, transmettent leurs puces, leurs maladies...

— Les hyènes en chasse, précisa un autre villageois, elles peuvent pénétrer dans un enclos et vider un poulailler en trois coups de dent. Ça oblige à renforcer les palissades.

— Ça, c'est sûr, approuva Ouendé.

— Pourquoi y a-t-il tant de hyènes? demanda papa.

— On ne sait pas, répondit Dadouma. Il y a des années où elles sont plus nombreuses et, cette saison, j'avoue que...

— Ça oblige à renforcer les palissades, répéta le paysan.

— Ça, c'est sûr, convint Ouendé de nouveau.

Tandis que le soleil déclinait et que Mamadou était venu me rejoindre pour retourner à l'école, nous vîmes apparaître la mine austère de deux oblats de la Congrégation des chrétiens d'Afrique, la CCA.

Vêtus de leurs éternelles robes noires, ces fondamentalistes d'obédience catholique avaient établi une mission au croisement des routes qui menaient aux principaux centres urbains du pays. Leur allure sévère et renfrognée ne leur attirait pas beaucoup de sympathie.

Les Burkinabés préféraient écouter les discours plus courtois des prêcheurs musulmans. Au fond d'eux-mêmes, cependant, ils demeuraient totalement attachés à leurs traditions animistes, une croyance qui attribue une âme aux hommes, aux animaux, aux plantes et à tous les objets.

Pour eux, à la mort, l'âme ne va ni vers le haut ni vers le bas; l'esprit erre dans un univers parallèle au nôtre, ce qui permet aux ancêtres de continuer à veiller ou à harceler les vivants. Et, à l'opposé des chrétiens et des musulmans, ils ne croient pas en un seul dieu, mais en une multitude d'esprits et de démons.

— Ah, Dadouma! s'exclama l'un des oblats en apercevant le vieux marabout. Belle journée, pas vrai? Quelle chaleur!

Au lieu de s'informer de la santé du vieillard, il parlait du temps qu'il faisait. Dadouma resta assis sur le sol et leva

à peine les yeux sur eux. Les oblats demeurèrent debout près de lui, sans avoir la politesse de diminuer leur ombre en s'assoyant pour converser, ce qui était encore une offense.

Ils aperçurent mon père qui commençait à ranger ses instruments dans sa sacoche de cuir.

— Bonjour, docteur, salua le plus grand des deux. Jolie clinique que vous avez là-bas. Combien d'employés?

— Ça va très bien, merci, répliqua mon père, pince-sans-rire, en évitant de répondre à la question. Et vous, ça va aussi?

— Heu... oui, oui... répondit l'oblat. Merci.

— Nous voulons parler à Sanou, annonça le second religieux en s'adressant à Dadouma. Sais-tu où je peux la trouver?

Je notai une étrange réaction des villageois autour de nous lorsque l'oblat prononça le nom de la fille. Les sourires et les mines réjouies se rembrunirent alors que certains reculaient de quelques pas, comme si le religieux venait de proférer une malédiction. L'œil interrogateur que me jeta papa m'indiqua que lui aussi avait remarqué le malaise.

— Vous ne le pouvez pas, rétorqua Dadouma. Sanou ne sort pas le jour.

— Nous ne la dérangerons pas longtemps, promit l'oblat en regardant le marabout directement dans les yeux.

Celui-ci détourna le regard et persista à s'adresser à la terre pour qu'elle serve d'intermédiaire.

— C'est impossible, refusa-t-il de nouveau. Revenez au petit soir.

— Écoute, Dadouma, insista l'oblat en pliant les genoux pour se placer à sa hauteur, cela nous oblige à une longue route de marcher d'ici à la chapelle. Nous savons que Sanou sort le jour pour...

— Il a dit non! Tout le monde ici vous dit non! Partez!

L'oblat se redressa en fermant les poings de colère. Visiblement, il s'agissait d'un religieux dont la fougue semblait difficile à endiguer. Celui qui venait de le confronter était Mohammed, un grand gaillard de dix-huit ans, pas du tout sympathique et un peu roublard.

En réalité, Mohammed était une vraie graine de chenapan dont les ardeurs avaient été calmées l'année précédente par les imams de Bobo-Dioulasso. Il s'était absenté quelques mois pour travailler en ville et les rumeurs prétendaient qu'il y faisait plutôt les quatre cents coups. Heureusement, sa mauvaise conduite avait été, en partie, pondérée par sa conversion à l'islam.

Depuis son retour, il répandait autour de lui les préceptes de sa nouvelle foi... avec peu de conviction, il est vrai. N'empêche, il était porté à détester les oblats de la CCA, animosité qui s'avérait réciproque, de toute évidence.

Mohammed croisa les bras et fixa les deux oblats d'un air de défi. À trois pas derrière lui se tenait Saye, son éternel acolyte — un cousin —, à peine moins chenapan. Afin d'éviter une confrontation qui ne les avantagerait pas, les oblats choisirent d'ignorer les deux larrons et de continuer à supplier Dadouma du regard. Le marabout cherchait à se relever. Papa lui tendit la main et le vieil homme prit un temps infini pour se mettre debout.

— Qui est Sanou? demanda papa d'une voix douce.

Mamadou se pencha vers moi pour me murmurer à l'oreille:

— Sanou est la Soungoroni. Tu sais, la fille qui...

Dadouma tapota la main de papa avec ses doigts perclus d'arthrose. Il hochait la tête, hésitant.

— C'est ma fille, répondit-il enfin. Elle ne vit pas comme nous. Le soleil, la lumière la tuent. Elle appartient au monde des djinns.

— Dadouma, s'obstina un oblat tandis que le marabout se détournait pour entrer dans sa case, nous tenons à parler avec Sanou. Il paraît que, chaque après-midi, elle va retrouver une grande dame blanche qui lui apparaîtrait sur la colline.

— Je suis fatigué, je ne veux plus vous entendre.

— Dadouma! Nous pensons que ta fille voit Marie, la Sainte Vierge!